

surtout par une simplicité rapide et expressive, que ne ralentissent et n'altèrent aucune intervention sensible de l'écrivain, aucun effort de son style, aucune manifestation de ses sentiments personnels. Les faits parlent seuls, mais sous une forme à la fois naturelle et éloquente. Ce sont les véritables traditions attiques, et les plus conformes à l'esprit de l'histoire. Mais si l'on veut étudier plus complètement le génie descriptif de Thucydide, il faut s'arrêter sur de plus vastes tableaux ; il faut lire le récit entier d'une expédition, ou, tout au moins, la description d'un combat.

## II

Récits de batailles. Hérodote et Thucydide : bataille de Salamine ; défaite de la flotte athénienne dans le port de Syracuse.

Raconter une bataille a toujours été une chose difficile. Même aujourd'hui que les pièces officielles abondent et que les progrès de la stratégie ont donné plus d'ensemble aux mouvements des troupes, plus de netteté à la connais-

sance des terrains et des lieux, c'est un rare mérite que de savoir présenter dans un récit intéressant et bien proportionné l'image exacte d'une de ces terribles scènes. Dans l'antiquité, bien que, chez les Grecs surtout, les forces engagées fussent moins considérables et les champs de bataille moins vastes, la confusion de l'action, l'insuffisance des rapports individuels et l'absence de documents d'une autorité reconnue ajoutaient encore à la difficulté d'une pareille tâche. De l'aveu de tout le monde, Thucydide a excellé dans l'art de raconter les combats ; de plus, il y a excellé le premier.

Qu'on lise en effet une description d'Hérodote ; qu'on choisisse la plus belle, celle de la bataille de Salamine : on y trouvera beaucoup à louer ; mais, lorsqu'on s'apercevra ensuite de la supériorité de Thucydide, on n'en mesurera que mieux la puissance de ce dernier.

Le récit d'Hérodote est plein d'intérêt. Un sens historique remarquable s'y révèle déjà dans le soin avec lequel sont d'abord déterminés le théâtre de la lutte et la situation respec-



tive des deux flottes ennemies : celle des Grecs, ramassée contre les rivages de l'Attique entre le Pirée et la baie d'Éleusis; celle des Perses, maîtresse des passages que sépare la petite île de Psyttalie. Aussi l'imagination n'a-t-elle aucune peine à suivre les progrès des Grecs ni à voir l'avantage que leur donne leur discipline dans l'espace resserré où l'adresse de Thémistocle les a forcés d'attendre l'attaque désordonnée de l'ennemi. Un de leurs vaisseaux engage le combat; bientôt la confusion se met parmi les barbares, obligés de combattre avant d'être prêts; vaincus malgré leurs efforts, ils fuient, et en fuyant se heurtent contre le reste de leur propre flotte, qui n'a pu encore pénétrer sur le champ de bataille et se presse dans l'étroite entrée du canal de Salamine; enfin les Éginètes, par une manœuvre habile, achèvent, de concert avec les Athéniens, ce grand désastre, jusqu'à ce que la mer soit libre autour d'eux, et que les vagues leur dérobent les débris de la flotte persane à demi détruite en les portant aux rivages surpris de Phalère et du cap Colias.

En même temps que cette scène se développe dans son ensemble, la vie et les couleurs y abondent. Ces querelles qui, au milieu même du combat, témoignent à la fois de l'émulation et de l'inimitié des peuples confédérés, ou bien encore cette ruse de la reine de Carie, que la naïve admiration d'Hérodote nous montre avec complaisance coulant un vaisseau allié pour se sauver elle-même et récompensée comme d'une victoire par l'aveuglement de Xerxès, ce sont bien les traits particuliers de l'esprit grec. Qui ne reconnaît aussi les mœurs orientales dans cette crainte du maître qui, chez les combattants asiatiques, supplée au courage, et surtout dans cette image du Grand Roi qui, assis sur une colline de l'Égalée, environné de ses secrétaires et de ses courtisans, contemple et juge, comme un dieu, la scène de carnage qui se passe à ses pieds, prépare des récompenses pour les actions d'éclat, et punit sur-le-champ d'un châtement terrible, moins la lâcheté qui nuit à sa cause, que la calomnie qui offense sa justice? Ce peintre heureux est aussi un historien impartial, car,





malgré sa prédilection pour Athènes, il n'hésite pas à décerner le prix de la valeur aux Éginètes ni à démentir une fable merveilleuse qu'elle avait inventée contre les Corinthiens. Enfin cette apparition surnaturelle qui stimule l'ardeur des Grecs au moment d'engager l'action, et ces anciens oracles qui encadrent le récit, nous donnent une impression sincère de cette émotion à la fois religieuse et patriotique qu'avaient bientôt produite chez les Grecs la foi et l'imagination, en associant dans leur esprit l'idée de la sollicitude divine à l'orgueil héréditaire du triomphe.

Si donc on retrouve dans le récit d'Hérodote le dessin général et le caractère moral et pittoresque d'une scène à laquelle il n'avait pas assisté, et dont le souvenir ne lui était parvenu qu'altéré déjà par les passions des vainqueurs, il s'est montré grand historien. Cependant les exigences du goût moderne peuvent lui adresser plus d'une critique: s'il nous fournit les éléments d'un grand tableau, peut-être nous laisse-t-il trop le soin, facile, il est vrai, de le reconstruire. Le tissu de sa composition pourrait être plus

serré: l'accessoire y domine trop souvent le principal; c'est à propos d'un détail et comme par occasion qu'il nous arrive d'être instruits d'un fait capital, de saisir une cause prépondérante, d'apercevoir un des grands aspects du sujet. Ce détail est bien choisi; le sentiment de la réalité et de la vie anime toute la narration: pas au point cependant qu'on ne puisse dire qu'en somme le mouvement et la passion s'y font désirer. Hérodote s'est-il cru interdit de faire, à l'imitation d'Eschyle, un hymne en l'honneur des Grecs? Cela est possible, et peut-être a-t-il eu raison. Mais, s'il devait laisser au poète athénien la peinture idéale et enthousiaste du patriotisme hellénique, la sévérité de l'histoire ne lui défendait pas de réserver une place aux émotions, d'exprimer, et non pas seulement de faire pressentir la grandeur de la lutte, en un mot, de donner satisfaction aux plus nobles besoins de l'âme et de s'élever plus haut.

Ces qualités qui manquent à Hérodote, Thucydide les possède. Mieux que le narrateur des guerres médiques, il sait éclairer la scène, y



concentrer la lumière sur les points importants, y distribuer les groupes; il sait marquer avec netteté le progrès de l'action, en suspendre à propos le dénouement; il sait, sans ralentir la rapidité de sa marche, sans se départir de sa réserve et de sa gravité, rendre le mouvement, les efforts, les émotions des hommes que la nécessité et la passion mettent aux prises; enfin il résume tout dans une impression générale qui donne à l'ensemble de l'événement sa valeur morale et historique. C'est, avec la clarté et la vérité qui sont le propre de l'histoire, la vie et la puissance idéale du drame.

Pour opposer à la description d'Hérodote un morceau qui ait avec elle quelque analogie, voici le récit du combat livré par la flotte athénienne à celle des Syracusains au milieu de leur port. Dans ce même port où, l'année précédente, les Syracusains abrités derrière leurs murailles l'avaient vue entrer menaçante, la flotte athénienne est maintenant captive; découragée par une récente défaite, elle qui se croyait invincible, elle en est réduite à tenter un coup

de désespoir pour forcer le passage. Nicias a chargé ses vaisseaux de tout ce qu'ils ont pu tenir de soldats, puis il a rangé ses troupes de terre tout le long du rivage voisin de son camp, afin que leur présence donne aux combattants plus de confiance et plus d'ardeur. De même l'armée de terre des Syracusains s'apprête à regarder du rivage le combat naval. La lutte commence<sup>1</sup> :

« Démosthène, Ménandre et Euthydème (c'étaient les généraux athéniens qui commandaient la flotte), ayant levé l'ancre en s'éloignant du camp, se dirigèrent droit sur le barrage qui fermait le port et sur l'intervalle qui restait libre, afin de se frayer une voie pour sortir. Déjà les Syracusains et leurs alliés s'étaient mis en mouvement avec une flotte à peu près égale en nombre. Ils avaient rangé une partie de leurs vaisseaux auprès du passage et tout autour du port, afin de pouvoir de tous côtés tomber à la fois sur les Athéniens et être soutenus par leur

<sup>1</sup> L. VII, ch. LXIX et suiv.



armée de terre, en quelque lieu que les navires vissent à aborder. La flotte syracusaine était sous les ordres de Sicane et d'Agatharque, qui commandaient chacun une aile; Pythen et les Corinthiens occupaient le centre.

« Quand les Athéniens furent arrivés au barrage, dans l'impétuosité du premier choc ils défirent les vaisseaux qui le gardaient et s'efforcèrent de rompre l'obstacle qui fermait le passage. Mais bientôt les Syracusains et les alliés s'étant précipités sur eux de toutes parts, on combattit, non-seulement près du barrage, mais aussi dans le port. Ce fut un combat acharné et tel qu'il ne s'en était jamais livré. Des deux côtés, les matelots étaient pleins d'ardeur à se porter en avant dès qu'on leur en donnait l'ordre; les pilotes opposaient l'art à l'art et luttaient de zèle; les combattants, placés sur le pont, tenaient à honneur, au moment de l'abordage, de se montrer dignes de ces exemples; chacun enfin, à son poste, brûlait de paraître le premier. Jamais un lieu aussi resserré n'avait vu combattre autant de navires, car, dans les

deux flottes réunies, il y en avait près de deux cents; aussi, par suite de cette accumulation, ne pouvant ni reculer, ni prendre du champ, couraient-ils rarement les uns sur les autres; mais il y avait souvent entre eux des attaques irrégulières, quand ils se rencontraient par hasard en fuyant ou en se dirigeant ailleurs. Pendant qu'un navire s'avancait contre un autre, les soldats lançaient du tillac une multitude de javelots, de flèches et de pierres; dès qu'on s'abordait, ils en venaient aux mains et s'efforçaient chacun de parvenir sur le vaisseau ennemi. A cause du manque d'espace, il arrivait souvent que le vaisseau qui en frappait un autre de l'éperon était lui-même frappé, et que deux vaisseaux ou même davantage étaient, sans le vouloir, accrochés à un seul. Les pilotes devaient veiller en même temps ici à la défense, là à l'attaque, et non sur un seul point, mais sur beaucoup qui appelaient de tous côtés leur vigilance; et le bruit terrible de cette multitude de vaisseaux se heurtant ensemble répandait l'épouvante et empêchait d'entendre la voix des chefs



de manœuvre, car des deux côtés retentissaient les exhortations et les cris de ces chefs donnant un ordre ou animés par l'ardeur du combat. Les Athéniens criaient qu'il fallait forcer le passage et que c'était le moment ou jamais d'assurer, en montrant du cœur, le salut et le retour dans la terre natale ; les Syracusains et les alliés, qu'il était beau d'empêcher l'ennemi de se sauver, et d'accroître, par la victoire, la puissance de leur patrie. Les généraux eux-mêmes, dans les deux flottes, quand ils voyaient un vaisseau reculer sans y être contraint, appelaient les triérarques par leur nom ; puisqu'ils cédaient, disaient aux leurs les Athéniens, devaient-ils donc se trouver mieux sur une terre, leur plus cruelle ennemie, que sur la mer qu'ils avaient conquise avec tant de peine ? Les Syracusains demandaient si c'était bien devant cet ennemi qui, au su de tous, ne songeait qu'à s'échapper à tout prix, si c'était devant des fuyards qu'on fuyait.

« Pendant que la victoire était ainsi également disputée sur la mer, les deux armées de terre étaient dans les trances et dans les angois-

ses. Les Siciliens désiraient obtenir une gloire plus grande, et les Athéniens redoutaient un sort plus triste encore que leur condition présente. Toutes les espérances de ceux-ci étaient placées dans leurs vaisseaux ; aussi l'avenir leur inspirait une crainte indicible, et le présent était plein d'anxiété : comme l'ensemble de la bataille leur échappait, ils ne pouvaient avoir du rivage que des impressions diverses et incomplètes. Très-rapprochés de l'action, tous ne fixaient pas les yeux sur le même endroit : ceux qui apercevaient quelque part les leurs victorieux reprenaient courage et priaient les dieux de ne pas priver de leur salut ; ceux qui jetaient les yeux du côté où l'on était vaincu gémissaient et criaient à la fois, et, à la vue de ce qui se passait, étaient plus abattus encore que ceux qui prenaient part à l'action. D'autres, qui regardaient un point de la bataille où le succès était incertain, dans l'émotion que leur causait l'indécision de la lutte, exprimaient par leurs gestes toutes leurs impressions et étaient livrés aux plus cruels tourments, car ils se voyaient à



chaque instant sur le point d'être sauvés ou de périr. Enfin, parmi les troupes athéniennes, tant que l'issue fut indécise, retentissaient à la fois des gémissements, les cris : *Vainqueurs ! Vaincus !* et les mille bruits confus qui s'élèvent nécessairement d'une grande armée dans un grand péril.

« Sur les vaisseaux, on éprouvait aussi les mêmes émotions jusqu'au moment où les Syracusains et leurs alliés, après un combat long et acharné, mirent les Athéniens en déroute, les pressèrent énergiquement, et, s'exhortant entre eux avec de grands cris, les poursuivirent jusqu'au rivage. Alors tous ceux de la flotte qui n'avaient pas été pris en mer, s'empressèrent de débarquer chacun où ils purent, et de courir au camp. Quant aux troupes de terre, elles n'étaient plus partagées par des impressions diverses ; mais c'était un concert de plaintes et de lamentations sur leur malheur. Les uns allaient au secours des vaisseaux, les autres couraient garder ce qui restait des retranchements, le plus grand nombre ne songeait qu'à soi et cherchait

le moyen de se sauver ; et il régnait en ce moment une consternation qui n'eut jamais d'égale. Leur désastre présent rappelait celui qu'ils avaient eux-mêmes causé autrefois à Pylos ; alors les Lacédémoniens avaient perdu leurs vaisseaux, et avec eux les hommes qui avaient débarqué dans l'île : de même aussi les Athéniens n'avaient aucun espoir de se sauver par terre, à moins de quelque événement invraisemblable. »

Cicéron disait que Thucydide, dans ses descriptions de bataille, lui semblait entonner un chant de guerre : il le lisait en grec, et sentait à chaque instant ces fortes harmonies d'une langue inimitable qui s'évanouissent dans une traduction. Mais ce qui ne peut pas complètement périr, ce sont les effets redoublés de ce pathétique à la fois contenu et inépuisable : on dirait une mer dont les vagues courtes et pressées frappent sans relâche un navire qui ne se défend plus.